**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 59 (1921)
**Heft:** 39

**Artikel:** Comme il l'aimait !... : (conte)
**Autor:** Marcel, André
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-216687

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 05.12.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## COMME IL L'AIMAIT !..

*(Conte.)*

I

ONCLE Albert était couché dans le cercueil dont on fermait le couvercle. Cet homme chéri allait disparaître pour toujours : ses traits changés se décomposeraient demain; plus jamais ses yeux doux ne nous fixeraient de leur regard si profond, plus jamais sa bouche ne s'ouvrirait pour nous lancer un joyeux bonjour, sa physionomie allait s'oublier comme tout ce qui passe, comme tous les souvenirs, comme tout ce qui semble attachant... Oncle Albert mort était laid: ses joues creusées et jaunes épouvantaient les amis, dégoûtaient les curieux venus là en jasant, dans le but de lorgner la mine de la vieille.

— Relevez-vous, c'est fini.

Deux paysans, des parents, empoignèrent tante Marthe sous les bras et, la soutenant ainsi, l'arrachèrent de ce lieu pour la transporter dans sa chambre.

Elle se jeta, en criant, sur son lit; les deux mains sur le visage, elle roulait sa tête dans l'oreiller, le mordait, le tordait.

— Allons, faut vous faire une raison !

— Albert ! ne l'emmenez pas ! non... mon Dieu ! mon Dieu !

Tante Marthe affolée se déchirait la figure de ses ongles, ses cheveux croulaient, elle se débattait contre ceux qui la maintenaient clouée sur place et qui tentaient de l'apaiser.

— Allons, faut vous faire une raison !

C'était cette phrase sans cesse qu'on lui répétait, elle ne l'entendait pas, elle écoutait les démarches pesantes s'éloigner : le cercueil partait.

— Tonnerre ! ouvrez la porte mieux que ça !

Le cercueil trop long heurtait les meubles, la balustrade de l'escalier.

— Lâchez-moi, par pitié ! je veux lui dire adieu...

— Allons, faut vous faire une raison !

Les pas traînards se perdaient dans la rue; de temps en temps un choc : le cercueil était trop long, décidément.

Dans une salle voisine, une voix criarde s'éleva :

— Pas si vite ! Vous oubliez la couronne de la « Chorale » !

Ce fut comme un froissement de feuilles sèches et la couronne disparut. Le calme se rétablit alors : plus de pas, plus de chocs, plus d'appels, rien sinon des sanglots déchirants et des mots rudes qui voulaient être gentils :

— Allons, allons... faut vous faire une raison !

II

— En somme, comment a-t-il eu le toupet de se pendre, lui, un chrétien, un brave gaillâ ?

— Il avait du noir à cause de son fils.

— Pas étonnant : quand votre gamin t'expédie quelqu'un ad patres, ça doit rien tant être rigolo pour le père, on ne se sent pas à la noce. Mais de là à se nouer la corde au cou !...

— Pis l'était ruiné, le buèbe avait mangé l'argent en menant la vie, pis l'était malade, l'était tracassé rapport au fils.

— Seigneu ! que la jeunesse est crouille au jou d'aujourd'hui ! de mon temps...

— Faitement : jadis on était moraleux, à présent vas-y voi : psitt ! on t'extermine en trois temps, trois mouvements, on entre dans les trains et... y a qu'à voi ce rapide N° 5 !...

— Moi j'ai juré de ne plus reprendre la brouette d'Echallens.

— Y arrivera une aventure dans c'te machine-là, elle marche si lentement qui aurait pas lieu d'avoi le trac pour sauter du wagon une fois l'opération accomplie.

— Pardi ! surtout que ces bandits sont agiles : des gymnasses, quoi !

— Est-ce qu'on veut pédzer ici longtemps ? T'as pas soif, toi ?

— Ah ! mon vieux, avec ce soleil !...

— Messieurs, nous allons rendre les honneurs sans toucher la main.

— Ouf ! enfin, on va pouvoi boire un verre.

III

En remontant du cimetière, le plus affligé était sans doute Etienne, le neveu, un gosse de dix ans. Le dos tourné, il demeurait appuyé contre un tronc; ses épaules se soulevaient. Le régent s'approcha de lui et, lui caressant les cheveux :

— Allons, faut te faire une raison !

Le garçon se retourna tout ébouriffé :

— Ah ! monsieur, l'oncle est mort.

—— Il est heureux : il est au ciel et dans nos cœurs ! arrivé au port avant l'orage il prie pour toi. Le travail fut sa vie, console-toi, il ne souffre plus.

— Ça m'est égal.

— Hein ?

— Ce qui me chagrine, c'est la chaîne.

— Comment ?

— Oui : oncle m'a dit un jour : « Quand je mourrai t'auras ma belle montre en or avec la chaîne. » Quand j'ai vu oncle pendu, tout de suite j'ai pris un tabouret, j'ai grimpé, j'ai fouillé dans les poches, je... j'ai pris la me... montre...

— Ne pleure pas.

— La chaîne n'y était point !

Le régent abasourdi murmura :

— Mais... mais... mais !...

L'enfant se lança contre l'arbre, s'y frappa le front de rage et de désespoir.

La servante du curé examinait de loin cette scène; en femme sensible elle fut émue : une larme dégringola le long de son nez, elle se moucha, et, le mouchoir sur la bouche entra dans la maison en pensant :

« Pauvre petit, hi ! hi ! hi !... comme il l'aimait ! »

*André Marcel.*

---

ON REFUSE. — Bien des compliments de Mme ***; elle fait demander à madame si elle veut lui faire l'honneur d'accepter une tasse de thé chez elle demain soir.

— Y aura-t-il beaucoup de monde ?

— Mais, oui, madame : voici la liste.

— Oh ! vingt personnes au moins !

— Hélas ! oui. Nous avions d'abord bien peur, mais madame pense que comme on sait qu'il y a eu dernièrement la petite vérole dans notre maison, il y aura beaucoup de personnes qui refuseront.

TROP DE MERES. — Le cabinet de toilette d'un théâtre était tous les soirs encombrés de femmes âgées, au service des jeunes actrices.

Le directeur, impatienté, fit afficher le placard suivant :

« Il est absolument interdit aux dames de la troupe d'amener avec elles au théâtre plus d'une mère à la fois. »

---

## SERMON DU JEUNE

A propos des fulminants sermons que, jadis, on était accoutumé à entendre le jour du Jeûne, un spécimen corsé de ce genre avait été prononcé, il y a plus d'un demi-siècle, dans un charmant petit village du Gros-de-Vaud, et voici dans quelles circonstances exceptionnelles avait eu lieu la véhémence de ce discours :

Le pasteur, déjà sexuagénaire, s'apprêtait à convoler en secondes noces avec une jeune fille d'une famille près-voisine. A ce sujet, les langues de l'endroit d'y aller leur train, notamment un jour où quelques femmes lavaient la lessive à quelques pas de la cure; inutile de dire qu'elles rivalisaient de zèle pour débiter leur boniment et leurs réflexions malveillantes sur l'événement en question. Or, elles ignoraient la présence de la future du pasteur, laquelle, dissimulée dans les bosquets du jardin-terrasse qui dominait la fontaine, avait entendu toute la conversation sans être aperçue, et s'était empressée de la rapporter à son fiancé. Celui-ci d'en prendre bonne note pour son sermon du Jeûne qui était proche. Le moment arrivé, passant en revue les péchés qui lui tenaient particulièrement à cœur, et arrivant à ceux de la langue, médisance et calomnie, le pasteur s'exprima ainsi :

— En ce qui concerne la pratique de ces péchés-là, je demande à ceux d'entre vous que cela peut toucher, si on ne pourrait pas utilement placer sur certaine fontaine du voisinage un écriteau portant ces mots : *Ici, je blanchis mon linge et je noircis mon prochain.* Que ceux qui ont des oreilles pour ouïr, entendent.

Ces paroles, qui reflétaient une rancœur personnelle de Monsieur le Ministre, furent prononcées d'une voix acerbe et tonnante. Tout le reste du discours fut à l'avenant; un vrai réquisitoire. En ce qui touchait l'amour des richesses, les paroissiens qui s'en rendaient coupables étaient quasi traités d'orfèvres, et ceux qui, en général, pratiquaient des procédés tortueux étaient presque qualifiés de géomètres. C'est là-dessus que, à bout d'arguments, le prédicateur se décida à terminer son long sermon.

*Pn.*

## LE SUCHET

MATINÉE de juillet : chaleur tropicale. Dans les bois, les dernières marguerites penchent mélancoliquement la tête vers la terre qui ne reçoit plus d'eau.

La Baumine, ce torrent du Jura qu'il fallut endiguer jadis, montre son lit de limon et de cailloux roulés. Les murs et les barrages qui doivent modérer son cours regardent, débonnaires, couler un mince filet sous les pierres. Plus de cascades, plus de chutes, seulement un petit chant monotone et doux !

Sous les sapins aux fûts énormes, il fait bon, il fait frais. Le ciel est bleu; à l'horizon, les nuages se rassemblent comme des enfants qui partent pour la promenade.

Au sortir de la forêt, voici le pâturage de la Combette. Les vaches mangent une herbe rare qui jaunit déjà. Elles cherchent les dernières touffes gourmandes au milieu desquelles se dressent les grandes gentianes aux tiges raides et aux feuilles creuses. Les génisses vagabondent; ou bien elles se groupent à l'ombre d'un vieux sapin et vous regardent passer d'un air mélancolique.

Au chalet, on sort les cochons dans le parc; de vrais cochons de montagne, roses et noirs, bien lavés, avec des yeux narquois, des queues en tire-bouchon et des nez goguenards, des cochons tout pareils à ceux que Taine décrit avec complaisance dans son *Voyage aux Pyrénées.* On mange par escouades parce que les auges sont étroites; le garçon d'écurie va et vient, une mitre à la main, tandis qu'au chalet, les hommes sont rassemblés autour de la chaudière, car le lait va cuire.

Le sentier se perd dans le pâturage. Une haie d'arbustes cache le lit desséché du torret. Ça et là, quelques vieux gogants solitaires aux branches moussues semblent être les bons génies de la petite vallée.

Là-haut, c'est le Suchet; masse arrondie, bordée de rochers contre lesquels s'agrippent les derniers sapins. Le sentier pénètre sous les arbres, il s'insinue dans les rochers, il gravit la pente raide où les fleurs de montagne cherchent la fraîcheur. A mesure qu'on s'élève les pâturages voisins apparaissent avec leurs chalets trapus et leurs clôtures de pierres. Ce sont Grange-Neuve et Noirvaux, plus loin Gascon, les Praz, les Naz et Crébillons au pied des Aiguilles.

Voici le pâturage du Suchet, un grand pâturage qui monte jusqu'au sommet où l'on aperçoit le si-